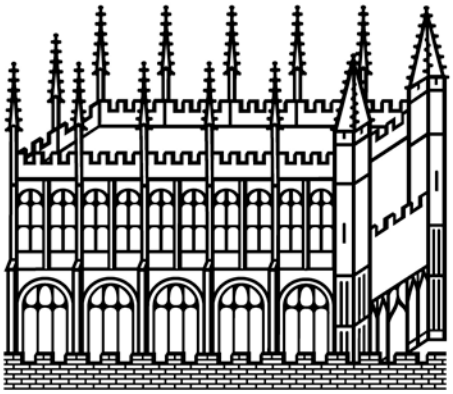


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

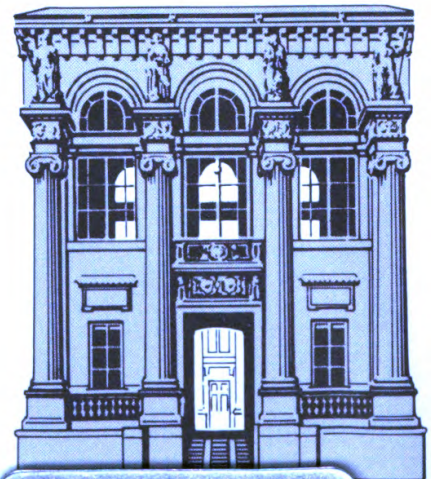
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

From the Library of
JEAN JOSEPH SEZNEC
1905–1983
Marshal Foch Professor
of French Literature
Fellow of All Souls College
Oxford
The gift of his son Alain

JOHN SPARROW

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



RD

Arch. 8° F. 1846

Au grand citoyen Mazzini

Hommage d'affection et

de respect.

Louise Colet

À Mazzini.

Rêverie à Hyde Park.

1

à cette heure de halte, au rêveur consacrée
où le ciel tiède encor du soleil de l'Été
sur la terre en versant sa lumière nacrée
y verse la fraîcheur et la sérénité;

quand tous les bruits stridents de la cité sans bornes
décroissent assoupis à ce déclin du jour,
et que ses monuments comme des géants mornes
dans le lointain brumeux se dressent tour à tour

du vieux pont d'Hyde Park où je suis accoudée
Westminster m'apparaît dans le fond du tableau
puis c'est leur Wellington dont l'image guindée
sur son arc triomphal crie encor: Waterloo

plus près le yacht royal qui fend la serpentine
Les cygnes l'escortant... et sur ce bord riant,
dans les ormes altiers qu'il couvre et qu'il domine
le Palais de cristal merveille d'orient!

Miracle d'art et d'industrie
Symbole du progrès vainqueur
qui fait du monde une patrie
n'ayant qu'un bras, n'ayant qu'un cœur!

caravansérail de la terre
où le choc des peuples divers
Mûrit l'idée humanitaire
qui mène le vieil univers !

Spectacle où tout âme attentive
saisit les signes précurseurs
de la victoire collective
que préparent quelques penseurs.

quelle ivresse de voir éclore
l'éclat de ce jour infini
dont tu nous présageas l'aurore
ô grand âme de Mazzini ;

La foi d'amour qui rendra libre
ceux qui brisent tout ombre tutel
la foi qui de cœur en cœur vibre
tissant le pacte universel !

Toi l'un des chants de la pensée,
l'un des verbes prédestinés
d'où féconde s'est élancée
la foi des peuples enchaînés ;

11

Le Monde, quand triomphe une divine chose,
applaudit à l'effet et remonte à la cause ;
Voix, cœurs, acclament tous à son avènement
le cycle de bonheur dont la forme est trouvée
et font dieux ceux par qui fut connu et couvée
la vie où tout un peuple a son couronnement !

cette fête où l'amour à la fierté s'allie
est dans un jour prochain promise à l'Italie.
oh! quelle soit heureuse autant qu'elle souffrit!..
par toi régénérée elle lutte elle pense
et tu verras bientôt, sublime récompense
toute une nation renaître à son esprit.

De ce peuple qui te contemple
n'es-tu pas le vivant exemple
et l'immuable enseignement?
n'es-tu pas l'image incarnée
d'une lutte prédestinée
au triomphe du dénouement?

Noble vie aux rois importune
dédaigneuse de la fortune
inflexible à la volupté!!
rien n'a fait plier ta constance
de ta hardie adolescence
à ta fière maturité!

Voyon perçant sur un fond d'ombre
n'es-tu pas dans le petit nombre
de ceux qui n'eurent qu'un chemin
le peuple qui te prend pour guide
connaît de ta veille rigide
l'incorruptible lendemain!

Dans Rome accoutumée aux rapines des prêtres
les ombres des héros fiers d'être tes ancêtres
ne t'ont-elles pas vu, Tribun vraiment
mépriser les trésors dont les rois et les Romain
ont forgé de nouveau les chaînes que tu sapes
Ô généreux Républicain !

Malgré cette défaite amère
Malgré le triomphe éphémère
de l'opprobre sur la vertu
les traces de ta grandeur d'âme
comme des effluves de flamme
raniment ce peuple abattu.

Et dans toute la péninsule
ta sainte Doctrine circule...
bras, cœurs n'ont plus qu'un but commun
de Palerme à l'adriatique
ralliés par la République
les Peuples unis n'en font qu'un !

Oh ! ce jour je le vois... — durant ma rêverie
un mirage couvrait les arbres, la prairie
les ponts, les flots, les tours, l'immense monument
Hide-Park était Rome... et ton apothéose
planait ô Mazzini — sur la Métamorphose
— un peuple inaugurait sa vie en t'acclamant ! —

août 1851

Louise Colet

LES

CHANTS DES VAINCUS.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

POÉSIES.

LES FLEURS DU MIDI. . . . . 1 vol.

PENSEROSA. 1

MEZZA VITTA. 1

LE MUSÉE DE VERSAILLES, Poëme couronné par l'Académie Française.

LE MONUMENT DE MOLIÈRE, Poëme couronné par l'Académie Française.

LA JEUNESSE DE GOETHE, Comédie en un acte.

PROSE.

LA JEUNESSE DE MIRABEAU. 1

LES CŒURS BRISÉS. 2

FOLLES ET SAINTES. 2

DEUX MOIS D'ÉMOTIONS. 1

VIE DE THOMAS CAMPANELLA. 1

SOUS PRESSE.

LES EXILÉS. 2

DEUX FEMMES CÉLÈBRES. 2

Mme Louise Colet

Publié par A. René et Cie

LES

CHANTS DES VAINCUS

POÉSIES NOUVELLES

PAR

Mme LOUISE COLET.

PARIS

A. RENÉ ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1846

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 MAR 1985
OF OXFORD
LIBRARY

LES CHANTS DES VAINCUS.

Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

ÉVANGILE.

Malheur aux vaincus!

PAROLES DE BRENNUS A ROME.

LES CHANTS DES VAINCUS.

—

Poëtes, ne profanons pas
Nos chants pour les heureux du monde ;
Comme la charité féconde
A l'indigence ouvre ses bras,
Que la Muse au malheur réponde
Et, source pure, offre son onde
Aux cœurs qui saignent ici-bas.

Il faut des chants pour la victime
Lorsque triomphent les bourreaux

Il faut des chants pour les héros,
Martyrs d'une cause sublime;
Pour tant de dévouements si beaux,
Couverts de la nuit des tombeaux
Par la main jalouse du crime.

Il faut des chants pour le penseur
Qui vit pauvre, abreuvé d'outrages,
Et meurt sans prévoir les hommages
Des temps dont il est précurseur;
Des chants aux généreux courages
Qui défendent dans tous les âges
L'opprimé contre l'oppresseur.

Oui, des chants pour les grandes âmes,
Sources des publiques vertus;
Des chants pour les hommes élus
Que consument de saintes flammes;
Pour tous les êtres méconnus

Vainqueurs là-haut, ici vaincus;
Des chants pour nous, ô pauvres femmes!

Ah! que de désespoirs qu'on ne saura jamais,
Que d'héroïques pleurs, que de luttes muettes
Réclament ici-bas des voix pour interprétes!
Mon cœur, qui fut trahi par tous ceux que j'aimais,
Reporte aux affligés son amour solitaire;
Hélas! de tous les bruits qui se font sur la terre,
Le seul bruit des douleurs me touche désormais.

J'écoute, et par ma sympathie
Toute souffrance est ressentie,
Maux cachés, éclatants revers;
J'écoute, et vers moi chaque plainte
Monte comme une note sainte
Que je recueille dans mes vers.

Et dans les âmes délaissées,
Mes vers, fraternelles pensées,

Eveillent des échos touchants ;
La gloire de ma vie obscure,
Gloire passagère, mais pure,
Est de consoler par mes chants.

D'un vol plus haut de grands poëtes
Tentent les sublimes conquêtes,
Rêves de ma témérité ;
Dispensateurs de la justice,
Leur chant est l'immortel supplice
Qui poursuit toute iniquité.

Leur chant punit ou récompense ;
Il rend un culte à la souffrance,
Il fait triompher les vaincus.
L'humanité croit au génie,
Et c'est par lui qu'elle renie
Le mot barbare de Brennus !

Novembre 1845.

L'EMPEREUR DE RUSSIE

PRÈS DE SA FILLE MOURANTE.

L'EMPEREUR DE RUSSIE

PRÈS DE SA FILLE MOURANTE.

—

Un récit oublié de nos vieilles chroniques,
Triste et grand, comme sont quelques récits bibliques,
Nous fait voir Frédégonde, en larmes, à genoux,
Voulant en vain du Ciel apaiser le courroux :
Dans le crime et le sang Frédégonde vieillie
D'une pitié profonde est soudain assaillie ;
Ses fils, les deux derniers, luttent contre la mort,
Et ce barbare cœur si longtemps implacable,

Menacé dans sa chair, se sent si misérable
Que par le désespoir il arrive au remord.

Ainsi, près de la couche où ta fille mourante
Te montre du trépas l'image déchirante,
O tzar ! ne t'es-tu pas toi-même épouvanté,
Et n'as-tu pas senti fléchir ta cruauté?
En voyant les douleurs de sa lente agonie,
Des maux qu'impunément sème ta tyrannie
As-tu compris l'horreur, ô despote endurci !
Lorsqu'en ton sein de père a crié la nature,
Sur ces peuples en deuil que ton sceptre torture
Ne t'es-tu pas ému, toi que Dieu frappe aussi?

Cœur fermé par la pourpre à toute sympathie,
Comment fléchiras-tu ce Dieu qui te châtie !
Quel acte généreux au Ciel viens-tu d'offrir
Qui puisse racheter celle qui va mourir !
Près de toi sont en pleurs tes enfants et ta femme :
Tu souffres maintenant et tu te sens une âme

Dépendante du sort, accessible au malheur ;
Mais l'orgueil à cette âme a donné le vertige :
Elle craint la douleur, pourtant elle l'inflige,
Et, jouet du Destin, elle en a la rigueur.

Réglant un vaste empire au gré de ton caprice,
Chaque jour de ton règne est un jour d'injustice ;
Ton pouvoir, usurpant la place de la loi,
N'a pas même pour frein la morale ou la foi ;
Tu te crois au-dessus de la race commune ;
Comme un dieu, des mortels tu régis la fortune ;
Sur tes peuples tremblants ta volonté peut tout,
Et s'ils osent rêver de briser leurs entraves,
Aux sourds bouillonnements de ces milliers d'esclaves
Tu réponds par la mort, par l'exil ou le knout !

L'âme de ton enfant en gémissant s'exhale.
Oh ! que de cris lointains se mêlent à ce râle !
Que de fils valeureux, à leurs mères ravis,
Languissent en exil par ton bras poursuivis !

Sur les monts du Caucase et dans la Sibérie,
Contre toi que de cœurs où la vengeance crie!
Que d'imprécations sortent de toutes parts!
Des froids cachots d'Yvan[1], du sombre enfer des mines,
Unanime concert de ceux que tu domines,
Anathème jeté sur la race des tzars!

Hier, frappant encor de nouvelles victimes,
Tu chasses au désert les Juifs que tu décimes;
Pliant la conscience à ton autorité,
A l'esprit comme au corps ôtant la liberté,
On voit ton despotisme impie et dérisoire
Décréter à quel Dieu tes sujets doivent croire.
Ton peuple n'est pour toi qu'un passif instrument;
Tu t'en sers sans pitié : quand ton palais s'écroule,
Ce peuple esclave accourt, travaille, meurt en foule,
Et du milieu des morts renaît le monument.

Regarde la pâleur de ce jeune visage!
Ta fille qui s'éteint n'est-elle pas l'image,

[1] La forteresse où mourut le prince Yvan sert aujourd'hui de prison politique.

Belle aux bras de la mort qui va te la ravir,
De cette nation qu'on te voit asservir?
Elle demande à vivre, et sa jeunesse impolre
Dieu, qui peut s'attendrir et te la rendre encore;
Ainsi dans sa détresse un peuple t'implora:
Tes mains tenaient sa vie et son indépendance;
Tu pouvais le sauver comme la Providence;
Mais la Pologne est morte, et ta fille mourra!

Et toi, la mort aussi peut demain te surprendre;
Souviens-toi de la fin de Paul et d'Alexandre!
Quel sinistre avenir ton cœur ose assumer,
Toi qui te fais haïr pouvant te faire aimer!
Ta fille, qui vers Dieu s'en retourne innocente,
En vain priera pour toi... Sa prière impuissante
Ne pourra pas sauver son père condamné.
Que te restera-t-il à cette heure suprême?
Devant l'éternité tombe tout diadème,
Et de tes crimes seuls tu seras couronné!

15 août 1844.

Envoi à l'Émigration Polonaise.

—

Ce n'est plus pour les rois que chantent les poëtes;
Leur lyre ne rend plus de sons adulateurs;
Des peuples désormais ils sont les interprètes
Et les consolateurs.

Ni les honneurs, ni l'or du tyran moscovite
De nos bardes fameux n'ont attiré l'encens;
C'est pour la nation décimée et proscrite
Qu'ils gardent leurs accents.

C'est à vous, exilés, à vous, nobles victimes
D'un pouvoir oppresseur,
Que la France, en pleurant sur vos malheurs sublimes,
Ouvrit ses bras de sœur.

C'est à vous qu'elle a dit de sa voix inspirée
Que la Pologne encor serait libre, et qu'un jour,
Vainqueurs, vous reverriez cette terre sacrée
Rendue à votre amour.

TAYLOR INST. OXFORD

Oui, ses fers tomberont, car sa cause est unie
A la cause du Ciel et de l'humanité.
Le vieux monde n'est plus; partout la tyrannie
Va s'évanouissant devant la liberté!

Ce n'est plus pour les rois que chantent les poëtes;
Leur lyre ne rend plus de sons adulateurs;
Des peuples désormais ils sont les interprètes
Et les consolateurs.

1844.

COMMENT NOUS VIENT L'AMOUR.

COMMENT NOUS VIENT L'AMOUR.

Comment nous vient l'amour? Qui donc pourrait le dire?
On était étrangers; mais voilà qu'un sourire,
Une pose, un regard, un accent de la voix,
Nous attire; — aussitôt deux âmes n'en font qu'une;
On confond ses désirs, ses douleurs, sa fortune,
Par un pacte ineffable et fatal à la fois.

On cède sans défense à l'attrait invincible,
On est heureux d'aimer !... Hier, railleur, insensible,
On ne comprenait rien à ce bonheur si grand ;
Aujourd'hui l'on ne sait comment on pourrait vivre
Si, ravi tout à coup au charme qui l'enivre,
Le cœur se retrouvait oisif, indifférent.

•

L'amour verse sa flamme à ces heures si lentes,
Si froides autrefois, mais désormais brûlantes ;
Chaque jour, chaque instant est rapide, animé.
On sent vibrer dans l'air la voix qui nous est chère.
Un sourire nous luit, un regard nous éclaire :
La vie est radieuse : on aime, on est aimé !

Le monde a-t-il toujours de vains bruits?... On l'ignore ;
A peine si parfois l'on se souvient encore
Des tourments du passé ; tous les échos lointains
Se taisent ; l'on n'entend qu'une seule parole,
Un sentiment suffit au cœur et le console
De tous les sentiments qui pour lui sont éteints.

Mais aussi, quand cette âme, avec la nôtre unie,
Brise l'enchantement, quelle heure d'agonie !
Comme le souvenir nous ronge et nous détruit !
Tout se couvre à nos yeux du deuil de nos pensées,
On marche environné de ténèbres glacées,
Et l'on cherche la mort pour sortir de la nuit.

LES FRÈRES BANDIERA.

LES FRÈRES BANDIERA.

—

I

A l'âge où dort encor l'instinct patriotique,
L'Autriche en avait fait, sous sa loi despotique,
Deux marins courageux.
Splendides horizons ouverts à leur jeunesse,
Les poétiques mers d'Ionie et de Grèce
Souriaient à leurs jeux.

Mais un jour qu'ils sortaient du golfe de Trieste,
Portés par un navivre à l'emblème funeste
De l'aigle au double front,
En voyant l'Italie et ses plages voisines,
L'uniforme étranger sur leurs jeunes poitrines
Pesa comme un affront.

Ils suivaient du regard leur patrie enchaînée,
Superbe dans ses fers et toujours couronnée
De gloire et de beauté;
Terre par le soleil et par les arts féconde,
Et qui serait encor la plus grande du monde
Avec la liberté.

Ils entendaient vibrer à l'écho de la rive
La langue maternelle, harmonieuse et vive,
Qu'ils parlaient au berceau;
Ils voyaient les cités, les campagnes lointaines,
Les pics des Apennins, les ruines romaines,
Tout leur pays si beau!

Le pays! mot sacré! Quelle émotion pure
Ce mot éveille en nous! Même au cœur du parjure
Comme il sait parler haut!...
Mais eux, de leur pays en retrouvant l'image,
Ils comprirent tous deux, hélas! que l'esclavage
Effaçait ce grand mot.

Flétrissant les splendeurs de cette terre aimée,
L'esclavage l'énerve et la tient enfermée
Dans ses bras étouffants.
Sur ces bords l'héroïsme en vain se multiplie...
L'exil et le bourreau prennent à l'Italie
Ses plus nobles enfants.

Des Alpes au détroit de cet immense empire,
Des spectres entourés d'un nuage de sang
Devant les deux marins, qu'emporte le navire,
Passent en gémissant.

Levez-vous, esprits magnanimes
Des patriotiques victimes

Que l'avenir glorifiera !
Vrais citoyens de ce rivage,
Pour les arracher au servage,
Apparaissez aux Bandiera !

Accourez, héroïques ombres,
Sortez des citadelles sombres
Où la Sardaigne vous cacha !
Victimes lentement frappées,
A ces tombes anticipées
La mort seule vous arracha.

Brisez votre sanglante chaîne,
Fiers patriotes que Ravenne
Vit périr au gibet papal !
Fils de Modène et de Plaisance,
Braves, morts pour l'indépendance,
Planez tous sur le sol natal !

Ils passent inclinés sur ces rives si chères,
Du geste et du regard attirant les deux frères

Dans leur noble parti!
En tête des martyrs de la sainte milice,
Portant encore au cou les marques du supplice,
S'avance Menotti!

Puis voici du Spielberg les victimes sans nombre
Qu'on retranchait du monde et qui mouraient à l'ombre
D'un éternel cachot,
Où le corps périssait avec l'intelligence,
Où souvent les martyrs comme une délivrance
Regrettaient l'échafaud!

Le Spielberg, tyrannie infâme!
Ce seul mot réveille leur âme;
Le Spielberg, cet enfer humain!
N'est-ce pas l'Autriche abborrée
Dont ils acceptent la livrée
En servant l'empereur germain?

La vision mourut; mais dans leur âme ardente,
Sombre, elle se grava comme celles du Dante.

II

Sur ce rivage, un an plus tard,
Ils revenaient, les nobles frères,
Briser les chaînes étrangères
Et planter un libre étendard.

Ni le plaisir, riant abîme,
Ni l'amour, écueil des grands cœurs,
N'enchaînent leur élan sublime;
Ils partent... ils seront vainqueurs!...

Ils seront vainqueurs!... O chimère!...
L'Italie, ainsi qu'une mère,
Les appelle et leur tend les bras,
Et bientôt des milliers d'esclaves,
Électrisés par ces deux braves,
Vont se transformer en soldats!

Oh ! confiance aventureuse!
Touchant courage ! audace heureuse
Que la jeunesse porte en soi !
Plus tard le dévouement hésite;
Pour le bien le cœur bat moins vite,
Et le doute glace la foi !

Héroïques enfants, ils poursuivent un rêve
Qui sera dans leur sang effacé par le glaive!

III

Ils sont vaincus et condamnés,
Le sort est pour la tyrannie,
Et des fers de l'ignominie
On les a tous deux enchaînés !

Quoi ! mourir de la mort des traîtres,
Eux si braves, si radieux !
Eux que les Romains, leurs ancêtres,
Auraient placés parmi les dieux !

Mourir ! mieux vaut encor la mort pour la patrie,
Disent-ils, qu'une vie inutile et flétrie !

« De trahison accusez-nous,
« Prenez notre sang, notre gloire;
« Nous en appelons à l'histoire,
« Ce juge équitable pour tous !

« A vous la force et la puissance
« Triomphant par l'iniquité !...
« Mais à nous la reconnaissance
« Du pays, de l'humanité !... »

IV

Tant de grandeur dans la détresse,
Tant d'héroïsme et de jeunesse,
Pouvait désarmer l'oppresseur;
Son âme un moment indécise
Consulta la voix de l'Église
Par la voix de son confesseur[1];

Et le prêtre ordonna l'implacable sentence;
Du tribunal de pénitence
Il a dicté l'arrêt de mort!
Violant sur l'autel la loi du divin maître,
Quoi! toujours verrons-nous le prêtre
Sacrifier le faible au fort!

[1] On assure que c'est après avoir pris l'avis de l'archevêque de ***, son confesseur, que le roi de Naples a signé l'arrêt de mort des frères Bandiera.

Toujours pour le bourreau ! jamais pour la victime !
Oh ! Christ, l'Église ment à ton esprit sublime
Qu'elle a falsifié.
Dieu des persécutés, en frère tu les aimes ;
Oh ! si tu revenais, c'est par tes prêtres mêmes
Que tu serais crucifié !

Voilà ce qu'ils pensaient en marchant au supplice,
Quand le prêtre, témoin du sanglant sacrifice,
Leur prêchait le pardon ; cœurs généreux et grands,
Ils ont pu pardonner ; mais leur sang fume et crie ;
Il demande vengeance, et jamais leur patrie
Ne devra de leur mort absoudre ses tyrans.

Oui, pour les nations sacrée est la vengeance !
Qu'un homme pardonne une offense,
Le Christ mourant put l'ordonner ;
Mais la Pologne et l'Italie,
Malheur à la voix avilie
Qui leur dirait de pardonner !

Mai 1845.

ORE FELICI.

ORE FELICI.

—

Premiers ravissements de deux âmes éprises,
Félicités du ciel par la terre conquises,
Courts instants où l'on plane, orgueilleux et charmés,
Au-dessus des plus grands et des plus renommés ;
Fierté que l'amour donne et dont l'amour s'enivre,
Qui ne vous a connus ne s'est pas senti vivre !
Qui ne vous a goûtés n'a jamais défini
Les aspirations du cœur vers l'infini !
Car l'amour ici-bas c'est le rayon de l'âme
Qui du foyer divin nous présage la flamme ;

C'est le regard profond qui déchire, ébloui,
Le voile du néant où sa lumière a lui ;
Oui, l'amour, c'est la foi triomphante du doute,
C'est le bras qui soutient, c'est la voix qu'on écoute,
C'est l'immense désir que rien ne peut combler,
Et qui, venu de Dieu, sait nous le révéler.
Au milieu des débris de toutes les croyances,
Quand l'esprit d'examen trouble les consciences,
Quand l'idéal a fui, quand la foi manque à tout,
Fleur au divin parfum, l'amour seul est debout !
Aimer ! oh ! c'est tenir son âme haut placée !
Aimer ! c'est féconder la vie et la pensée !
Par un sincère amour deux nobles cœurs atteints
S'éveillent aussitôt à tous les grands instincts.

L'homme dit à la femme en ces instants d'ivresse :
« Je veux, pour mériter ta divine tendresse,
Être un être divin !
En force, en dévouement, en génie, en courage,
Les meilleurs, les plus grands, les plus dignes d'hommage,
Me défieront en vain ! »

Et la femme répond, à la fois humble et fière :
« Je serai le reflet de ta noble carrière ;
Défends l'humanité,
Sois l'ardent champion de ses causes sacrées,
Et moi, pour consoler les douleurs ignorées,
J'aurai la charité ! »

Doux et compatissants, ils marchent dans le monde ;
Leur cœur voudrait donner du bonheur qui l'inonde
A tous les malheureux ;
La puissance des rois dans leur riante sphère
Parfois les a tentés ; mais c'est pour satisfaire
Leurs élans généreux.

La nature est pour eux une source éternelle
D'enthousiasme pur ; ils sont fêtés par elle :
Le couchant d'un beau jour,
Les forêts, les grands monts, l'Océan sans rivages,
Les aspects de la terre ou riants ou sauvages
Parlent à leur amour.

L'amour double l'essor de leur intelligence ;
De toute poésie et de toute éloquence
Ils ont l'instinct profond.
Avec tout idéal ils sont en harmonie,
Et toujours de leur âme aux fibres du génie
Une fibre répond.

Aimons donc, aimons donc, l'amour ennoblit l'être !
Aimer, c'est ici-bas tout sentir, tout connaître,
C'est aspirer plus haut.
Combien peu, rencontrant ce bonheur sur la terre,
Ont compris ton vrai sens, ineffable mystère,
Enigme ou divin mot !

Janvier 1845.

LE MARABOUT DE SIDI-BRAHIM.

LE MARABOUT DE SIDI-BRAHIM

RÉCIT D'UN CAPORAL.

Héroïques débris à la mort échappés,
Quoi ! douze seulement n'ont pas été frappés !
Le visage couvert de sang et de fumée,
L'uniforme en lambeaux, douze ont rejoint l'armée
Sans armes, éperdus ; un seul, leur caporal,
Rapporte son fusil, et, du combat fatal,
Epuisé, la voix rauque et l'œil mouillé de larmes,
Il fait ce grand récit à tous ses frères d'armes :

« Ils avaient massacré, jusques aux derniers rangs,
Notre beau bataillon des chasseurs d'Orléans.
Le brave colonel Montagnac tombe en tête.
Il mourut en disant : « Que rien ne vous arrête;
« Combattez, mes amis, et laissez là mon corps. »
Il fut enseveli sous trois cents Français morts !
L'arrière-garde encor luttait, mais avec peine;
Nous étions quatre-vingts, et notre capitaine
L'intrépide Géraud : « Vous qui restez debout,
« Cria-t-il, suivez-moi jusqu'à ce marabout ! »
Nous volons sur ses pas. Cinq sont frappés en route;
Les autres ont gagné cette étroite redoute
Où, cernés par l'émir, sans vivres, sans secours,
Nous pûmes nous défendre et résister trois jours.

« D'abord, nous retranchant derrière la muraille,
Des nombreux assaillants nous bravons la mitraille;
Dans une cour, formés en quatre pelotons,
Nos corps doublent l'enceinte où nous nous abritons.
Mille balles sifflaient dans l'air; le capitaine
Prit à son lieutenant, le jeune Chapdelaine,
Une ceinture rouge; avec mon mouchoir bleu

Il en fit un drapeau : puis à travers le feu,
Au haut du marabout j'allai planter moi-même
Ce signal, espérant qu'avant l'heure suprême
Un régiment français pourrait l'apercevoir.
Je descendis ; bientôt je revins pour mieux voir,
Une lunette en main : rien !... pas un seul des nôtres
N'apparaissait au loin ; je rejoignis les autres.

« Pourtant Abd-el-Kader avec ses cavaliers
Bloquait le marabout ; des Français prisonniers
Etaient là dans son camp ; à l'un d'eux il commande
De venir décider notre petite bande
A se rendre. Celui qui gravit la hauteur
Fut reconnu vivant par nous avec bonheur ;
C'était un de nos chefs, Dutertre, capitaine ;
Il marchait le corps droit et la mine hautaine.
Quand il fut arrivé devant le marabout :
« Compagnons, nous dit-il, la France saura tout ;
« Pas de faiblesse, amis, pas de lâches alarmes ;
« Si je ne vous invite à mettre bas les armes,
« L'émir m'a menacé de me décapiter ;
« Eh bien ! je vous engage à toujours résister ;

« Mourez jusqu'au dernier s'il le faut ! » Ce langage
Electrise nos cœurs, double notre courage;
Nous lui crions : Adieu ! Lui part résolument,
Et de sa tête il paie un si beau mouvement.

« Après lui, par trois fois nous vîmes apparaître
Un Arabe à cheval apportant une lettre.
L'émir nous écrivait : « Vos têtes tomberont
Si vous ne vous rendez ! —Tous les Français mourront,
S'est écrié Géraud, plutôt que de se rendre ! »
Et la dernière fois, pour mieux se faire entendre,
Il répond : « C'est assez, nous sommes résolus;
Continuez l'assaut, ne parlementons plus ! »

« Aussitôt des deux parts un feu vif recommence;
Vigoureuse est l'attaque autant que la défense.
Dans cet étroit réduit toujours fortifiés,
Nous n'avions pour abri qu'un mur de quatre pieds.
Les balles se croisaient avec le jet des pierres;
Les sabres se heurtaient contre les cimeterres.

Ainsi l'on se battit une heure à bout portant ;
Puis l'émir suspendit cette lutte un instant
Pour recueillir ses morts, tombés dans le carnage.
Nous n'avions qu'un blessé d'une balle au visage.
Les Kabyles, bientôt recommençant le feu,
Chargèrent jusqu'au soir ; la nuit on tira peu.
Cette nuit de répit fut par nous employée
A garnir de créneaux l'enceinte mitraillée,
A couper chaque balle en quatre ou six morceaux ;
Au jour nous étions prêts pour de nouveaux assauts.
A dix heures, l'émir et sa cavalerie
Vinrent renouveler l'attaque avec furie.
Ce fut rude ; debout et toujours l'arme en main,
Nous nous sommes battus jusques au lendemain.
Abd-el-Kader, lassé de tant de résistance,
Fit sonner la retraite et quitta l'éminence,
Ne laissant à l'entour que cinq cents fantassins,
En trois postes égaux qui fermaient les chemins.

« Mais le troisième jour, plus faibles, nous sentîmes
Que bientôt de la faim nous serions tous victimes ;
Et nous fûmes réduits, en ces extrémités,

A de vils aliments par l'homme rejetés.
Comment nous échapper? Partout des sentinelles,
De six pas en six pas, se répondaient entre elles;
Quelques-unes, voyant notre affreux dénûment,
Venaient nous proposer des fruits et du froment.

« La nuit vint; épuisés, sentant la mort prochaine,
Il ne nous restait plus qu'une chance incertaine :
Quitter le marabout et fuir ; on tint conseil;
On fixa le départ au retour du soleil.
Dès l'aube nous sortons, le capitaine en tête,
Nous renversons un poste avec la baïonnette,
Nous formons un carré, l'un par l'autre affermis,
Et nous nous dérobons aux groupes ennemis.

« Nous longions un ravin, en face d'un village,
Quoique faibles, déjà nous reprenions courage.
Nous n'avions jusque-là que quatre hommes blessés,
Quand soudain, du hameau sortant à flots pressés,
L'ennemi nous cerna dans la plaine stérile :

Nous étions quatre-vingts, ils étaient quatre mille !
Désespérant du sort, alors, pour en finir,
Nous fondîmes sur eux en les voyant venir ;
Nous perçâmes leurs rangs pour nous frayer passage,
Mais ce fut le moment d'un horrible carnage.
Les Arabes sur nous tiraient de tous côtés,
Comme en un tourbillon nous étions emportés ;
Nos morts dans le ravin roulaient sans intervalle.
Il ne nous restait plus ni cartouche ni balle ;
Dans un champ de figuiers précipitant nos pas,
Nous pûmes nous compter !... Que de pertes, hélas !
Quarante survivaient avec le capitaine,
Quarante étaient restés morts avec Chapdelaine !
Tous nos efforts sont vains, il faut mourir comme eux.
Les Arabes sur nous se pressent plus nombreux ;
Alors le désespoir s'empara de nos âmes ;
En nous disant adieu nous nous précipitâmes
La baïonnette au poing pour vendre chèrement
Dans ce dernier combat notre dernier moment.
Ce fut des deux côtés une affreuse tuerie !...
Le capitaine mort !... plus que quatorze en vie !
Dont douze seulement se sont sauvés enfin ;
C'est nous, frères, voyez ! nous expirons de faim. »

Il se tut : ce récit, dont toute âme est saisie,
Est au-dessus de l'art et de la poésie;
Avec un saint respect nous l'avons écouté,
Et redit simplement dans sa sublimité

A l'Armée.

—

Soldats, en relisant cette page homérique,
N'enviez plus les traits de l'héroïsme antique ;
Ils sont tous égalés par vos traits de valeur.
Un beau revers parfois surpasse la victoire ;
Oh ! pour les nations c'est encore une gloire
Qu'un sublime malheur !

La victoire d'ailleurs sera votre vengeance ;
Vous ferez triompher les armes de la France ;

Vous la représentez, elle est sûre de vous ;
Et, pour vaincre au désert les troupes musulmanes,
De vos frères martyrs les héroïques mânes
Dirigeront vos coups.

De toutes ces tribus, qui lassent la clémence,
Alors vous leur ferez une hécatombe immense;
Et, sur le monument par la France érigé,
Quand de l'émir vaincu tombera la bannière,
Le bataillon sacré dans sa couche de pierre
Reposera vengé.

CHANSON DES SOLDATS D'AFRIQUE.

TAYLOR INST.
OXFORD

CHANSON DES SOLDATS D'AFRIQUE.

—

Ra ta plan,
En avant,
Feu roulant
A la file,
Rechargeons
Nos canons
Et tirons
Au Kabyle !
N'en finirons-nous pas ?
Tous ces petits combats
Nous échauffent la bile ;
Frappons donc de grands coups !
La France a l'œil sur nous.

C'est assez de leurs embuscades
Où les plus braves sont vaincus.
Vengeons nos trois cents camarades
Assassinés par leurs tribus.
Nous demandons des représailles!
Mais au grand jour, fer contre fer;
Plus d'escarmouches : des batailles,
Et, pour capture, Abd-el-Kader!

Ra ta plan,
En avant,
Feu roulant
A la file,
Rechargeons
Nos canons
Et tirons
Au Kabyle!

N'en finirons-nous pas?
Tous ces petits combats
Nous échauffent la bile;
Frappons donc de grands coups!
La France a l'œil sur nous.

Il revient celui qui nous guide !
Le canon gronde, heureux signal !
C'est lui, c'est Bugeaud l'intrépide !
Entourons notre général !
Ne formons qu'une seule armée
Soumise à son commandement,
Qui d'une seule âme animée
Marche vers un grand dénoûment.

Ra ta plan,
En avant,
Feu roulant
A la file,
Rechargeons
Nos canons
Et tirons
Au Kabyle !
N'en finirons-nous pas?
Tous ces petits combats
Nous échauffent la bile;
Frappons donc de grands coups !
La France a l'œil sur nous.

L'émir a fui ; marchons plus vite !
Il nous faut l'émir mort ou vif !
En vain par la fuite il évite
Un dernier combat décisif.
Nous l'atteindrons ; c'est notre affaire.
Que l'Anglais n'y prenne point part :
L'honneur le veut ; d'abord la guerre ;
Nous parlerons de paix plus tard.

Ra ta plan,
En avant,
Feu roulant
A la file,
Rechargeons
Nos canons
Et tirons
Au Kabyle !

N'en finirons-nous pas?
Tous ces petits combats
Nous échauffent la bile ;
Frappons donc de grands coups !
La France a l'œil sur nous.

Si le Maroc n'est pas hostile,
Nous le laisserons vivre encor.
S'il trahit, nous avons Joinville
Pour recommencer Mogador !
Lorsque Joinville vous bombarde,
Vous savez qu'il n'est pas manchot !
Qu'Abd-er-Rhaman y prenne garde ;
Cette fois-ci ce serait chaud !

Ra ta plan,
En avant
Feu roulant
A la file,
Rechargeons
Nos canons
Et tirons
Au Kabyle !

N'en finirons-nous pas ?
Tous ces petits combats
Nous échauffent la bile ;
Frappons donc de grands coups !
La France a l'œil sur nous.

Les soldats ont raison, on marche à la victoire
Avec de tels élans ; la foi du point d'honneur,
La foi qui fait mourir, la foi qui rend vainqueur,
Sous l'Empire enfanta des miracles de gloire.
Oh ! n'altérez jamais cette foi dans leur cœur.

LA CHARITÉ.

LA CHARITÉ [1].

REFRAIN.

Divine flamme
De l'humanité,
Force de l'âme,
O charité!

[1] Nous n'aurions pas réimprimé ce morceau sans importance, s'il n'avait obtenu l'honneur d'être mis en musique par Rossini.

Tu nous rends frères
Et sur nos misères,
Pure fleur du ciel,
Tu verses ton miel !
Le cœur qu'inonde
Ton noble feu
Porte en ce monde
Le souffle de Dieu !

PREMIER SOLO.

Par ta présence,
Oui, Dieu se fait voir ;
A l'indigence
Tu donnes l'espoir.
Bravant toute entrave,
Tu vas te lier
Aux fers de l'esclave
Et du prisonnier.

Divine flamme, etc.

DEUXIÈME SOLO.

Lorsque la terre
Suivra tes lois,
Les cris de guerre
Mourront à ta voix.
L'orgueil, la haine,
En cet heureux jour,
Auront pour chaîne
Ton céleste amour.

Divine flamme
De l'humanité,
Force de l'âme,
O charité !
Tu nous rends frères,
Et sur nos misères,
Pure fleur du ciel,

Tu verses ton miel ;
Le cœur qu'inonde
Ton noble feu
Porte en ce monde
Le souffle de Dieu !

LE VRAI BONHEUR.

LE VRAI BONHEUR.

A MADAME AIMÉ-MARTIN [1].

Destin mêlé de louange et de blâme,
Orgueil, éclat de la célébrité,
Ce n'est point là le bonheur de la femme ;
Le vrai bonheur réside ailleurs, Madame,
Vous le savez, vous qui l'avez goûté !

[1] Veuve de Bernardin de Saint-Pierre.

Le vrai bonheur pour la vierge bénie,
C'est d'embellir la gloire d'un époux ;
C'est, par l'amour, d'inspirer le génie,
Comme l'auteur de *Paul et Virginie*
Dans ses travaux fut inspiré par vous.

Abandonner sa jeunesse charmante,
Vertu, beauté, candeur à l'être aimé ;
Des faux désirs ignorant la tourmente,
Dans la retraite être amie, être amante,
Et rendre heureux celui qu'on a charmé ;

Fière de lui, source et but de sa gloire,
En partager tous les enchantements ;
Humble, s'unir à sa grande mémoire,
Être le nom qu'un jour dans son histoire
Avec respect liront les cœurs aimants ;

Être sa foi, son immuable idole,
Dans le revers un abri pour son cœur,

Dans le succès sa riante auréole,
L'ange qui charme et l'ange qui console,
Qui n'envîrait ce glorieux bonheur?

Ce bonheur fut le vôtre, et par deux fois, Madame,
Vous l'avez mérité; de deux nobles esprits
Vous avez, chaste muse, en dévouant votre âme,
Dans l'ombre inspiré les écrits.

A vous le pur reflet de ces gloires aimées,
A vous un double nom vivant dans l'avenir,
A vous qui vous cachiez, à vous deux renommées
Couronnant votre souvenir!

A celles que la gloire attire,
Les sarcasmes de la satire,
Envie et dédain tour à tour,
Vie orageuse, lutte amère,
Souvent pour but une chimère,
Un peu d'éclat, jamais d'amour.

1844.

SCHAMIL.

J'espère bien, avec l'aide de Dieu, écraser l'armée impériale. Le Tout-Puissant a donné le glaive pour conquérir et la justice pour régner; or, la Russie ayant oublié la justice, Dieu m'a donné le glaive pour remettre la justice à sa place.

(*Proclamation de Schamil aux tribus tscherkesses.*)

Schamil.

I

Le héros de ce temps si pauvre en héroïsme,
Où la gloire n'est plus qu'un brillant égoïsme,
L'homme énergique et fier qui n'a jamais faibli,
Ce n'est pas O'Connell ou Mehemet-Ali ;
O'Connell, qui des rois aime à singer la pompe,
Parle du haut d'un char à la foule qu'il trompe ;

L'excite à la révolte et ne sait même pas
Où diriger les coups de ces milliers de bras.
Depuis que tout un peuple éperdu lui demande
Du travail et du pain, qu'a-t-il fait pour l'Irlande?
Il exige du pauvre un tribut annuel
Et lui jette en retour le mot creux du Rappel.

Mehemet, fondateur de l'Egypte moderne,
N'ose devenir roi du peuple qu'il gouverne;
Vainqueur, il enchaîna son pouvoir triomphal
Et d'un maître vaincu demeura le vassal.
Tous les deux n'ont montré qu'un vacillant génie;
Sans atteindre le but leur carrière est finie;
Tous les deux légueront à la postérité
Une gloire douteuse, un renom contesté.

La gloire appartient à l'audace;
La gloire est aux aventureux,
Qui savent conquérir leur place
En brisant l'obstacle autour d'eux.

La gloire est au cœur invincible
Qui n'a jamais douté du sort,
Et qui, défiant l'impossible,
Soumet l'impossible à l'effort.

A toi, Schamil, à toi cette gloire est acquise :
Chef de quelques tribus, devant toi seul se brise
La puissance du tzar. Tu le fais reculer;
Tout un immense empire est soumis à cet homme;
Comme un dieu malfaisant en tremblant on le nomme;
Seul tu le fais trembler!

En vain il épuisa menaces et promesses
Pour corrompre la foi de tes braves Tscherkesses,
Il mit ta tête à prix sans trouver de vendeur;
D'un courage nouveau tes tribus enflammées,
Pour laver cet affront, ont vaincu les armées
Du barbare empereur.

Tandis qu'il se vantait à l'Europe attentive
D'avoir conquis les monts où jamais il n'arrive,

Toi, vers ses bataillons, dédaigneux te penchant,
Du haut de vos sommets, vierges de tyrannie,
Entouré des guerriers soumis à ton génie,
Tu répétais ce chant :

II

« Le tzar jura l'esclavage du monde,
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :
Quand par le tzar l'injustice se fonde,
Mon bras sera la justice de Dieu !

« Pour asservir ces monts inexpugnables,
Où librement vous combattez sous moi,
Il rassembla des hordes innombrables
Que par le knout il enchaîne à sa loi.
Mais son armée immense en vain nous brave ;
Nous la vaincrons : l'esprit soumet la chair ;

Le soldat libre est plus fort que l'esclave ;
Il fait passer son âme dans son fer !

« Le tzar jura l'esclavage du monde,
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :
Quand par le tzar l'injustice se fonde,
Mon bras sera la justice de Dieu !

« Quoi ! Woronzoff et sa suite princière
Se sont promis nos femmes, en riant !....
Oh ! ce n'est pas à leur race grossière
Que s'uniront ces perles d'Orient.
Pour Woronzoff, Tiflis, tu t'illumines,
Mais au retour tous tes feux s'éteindront,
Et les vaincus cacheront dans les mines
D'un maître ingrat l'impuissance et l'affront.

« Le tzar jura l'esclavage du monde,
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :

Quand par le tzar l'injustice se fonde,
Mon bras sera la justice de Dieu !

« Stamboul a vu quelques Grecs qu'il soudoie
Baiser les pas de son fils Constantin,
Lui promettant déjà comme une proie
Le trône usé du sultan qui s'éteint.
L'âme du tzar à ce rêve s'embrase ;
Sur le Bosphore il se voit triomphant...
Non ! la Turquie apprendra du Caucase
Comment du tzar un peuple se défend !

« Le tzar jura l'esclavage du monde,
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :
Quand par le Tzar l'injustice se fonde,
Mon bras sera la justice de Dieu !

« Il sème en vain, pour éblouir l'Europe,
Les faux récits de bulletins menteurs ;

La vérité, que son joug enveloppe,
A des échos qui bravent ses fureurs.
Libre témoin d'une lutte acharnée,
Déjà l'Europe a pu juger nos coups ;
Pour nous détruire il revient chaque année
Et chaque année il fuit vaincu par nous !

« Le tzar jura l'esclavage du monde ;
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :
Quand par le tzar l'injustice se fonde,
Mon bras sera la justice de Dieu !

« N'espérant plus faire plier nos âmes,
Ne pouvant pas escalader nos monts,
Il va, dit-il, livrant nos bois aux flammes,
Ouvrir l'enceinte où nous nous enfermons.
Que ses soldats cherchent d'autres vengeances !
Nos bois détruits, ils trouveront nos bras,
Et des forêts de glaives et de lances
Les couvriront des ombres du trépas !

« Le tzar jura l'esclavage du monde,
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :
Quand par le tzar l'injustice se fonde,
Mon bras sera la justice de Dieu ! »

III

Vous dont le tzar retient la patrie enchaînée,
En entendant ce cri libre et fier de Schamil,
N'avez-vous pas compris que votre destinée
N'était plus en exil ?

N'avez-vous pas compris que dans la Circassie
Un bataillon manquait pour vaincre ou pour mourir,
Et que sous ce drapeau qui combat la Russie
Vous deviez accourir?

Pour la seconde fois on vous immole à Rome [1] ;

[1] Le même Pape qui vient de fêter à Rome l'empereur Nicolas, dont les

L'Europe vous trahit comme le Vatican ;
A votre sainte cause il ne reste qu'un homme :
Schamil le musulman !...

Débris de la Pologne, héroïque phalange,
Pauvres guerriers errants, jeunes, vieux, armez-vous !
Accourez au milieu d'un peuple qui vous venge !
C'est votre place à tous.

Armez-vous ! dans Schamil un héros se révèle ;
C'est un chef glorieux digne de votre orgueil :
Peut-être devant lui la Pologne nouvelle
Va sortir du cercueil !

persécutions contre les catholiques ont ému ceux mêmes qui ne le sont pas, avait déjà prêté des armes à la cruauté de l'autocrate lorsqu'en 1830 il lançait contre la malheureuse Pologne l'encyclique dans laquelle il blâmait en ces termes l'héroïque effort que cette glorieuse nation avait tenté pour briser ses fers : « Votre malheureux pays a été déchiré par la guerre civile « pour s'être révolté contre l'autorité légitime ;... il convient que, pour l'a- « vantage et l'honneur des disciples de Jésus-Christ, la perfidie et la mé- « chanceté de pareils disciples de mensonge soient mises dans leur jour... « Votre empereur est magnanime !... Maintenant la tranquillité et l'ordre « sont rétablis, etc.... GRÉGOIRE XVI. »

IMITATIONS.

Imitation de miss Sydney.

—

Parmi les noms qu'on apprend à maudire
Dans l'avenir ton nom sera cité.
Mon champ d'honneur, c'est la postérité ;
Pour te frapper, mon arme, c'est ma lyre
Le cœur t'aima, mais l'esprit t'a jugé,
Et par l'esprit le cœur sera vengé !

Imitation de Byron.

—

Ma vie est le doux nom dont ton amour m'appelle,
Mais notre vie, hélas! c'est le rêve d'un jour!
Oh! nomme-moi plutôt *mon âme!* Notre amour,
Qui fut conçu par l'âme, est immortel comme elle.

AU GRAND-DUC DE TOSCANE.

AU GRAND-DUC DE TOSCANE

SONNET.

—

Que la ville des fleurs, que Florence avec grâce
Te salue, en semant de roses ton chemin;
En vers harmonieux que la langue du Tasse
Célèbre un cœur royal qui sait rester humain.

Quand celui qui du Christ devrait suivre la trace
Réclame des proscrits pour le bourreau romain,
Toi tu t'es souvenu que le Christ faisait grâce,
Et tu tends au malheur ta fraternelle main.

O prince généreux ! digne d'un grand empire,
Bien mieux que la rigueur la clémence t'inspire ;
Tu comprends l'avenir, et déjà t'y plaçant,

Tu vois l'humanité briser partout sa chaîne,
Et tu sens qu'il faudra, dans une heure prochaine,
Régner par la justice et non plus par le sang.

LE MIDI.

LE MIDI.

LE MIDI.

Ambitieuse fantaisie
D'un esprit par le Nord glacé,
Faire des vers sur toi, terre de poésie,
Ce sera d'un beau chant l'écho presque effacé.

Comment rendre par le langage
L'enchantement de ton rivage,
D'où s'exhale un souffle attiédi?
Tes jours si purs, tes nuits sans voiles,
Ton soleil, tes vives étoiles,
Comment te peindre, ô beau Midi!

Je vois encor, patrie absente,
Sous ta lumière éblouissante,
Tes horizons se dérouler,
Et de tes montagnes dorées
Les cimes d'azur éclairées
Aux blancs nuages se mêler.

Le soir, sur tes bords inclinée,
J'entends la Méditerranée
Qui te caresse en s'endormant ;
Mer sereine où rit la tempête,
Mouvant azur où se reflète
La beauté de ton firmament.

Je sens encor ta chaude haleine
Qui dans les blés mûrs de la plaine
Creuse en courant de hauts sillons ;
Et, par ces jours brûlants, couchée
Sur l'herbe fraîchement fauchée,
J'écoute le chant des grillons.

J'aspire la senteur divine
Dont la lavande et l'aubépine
Imprègnent les airs à l'entour ;
Atmosphère voluptueuse,
Où l'âme flotte radieuse
Dans un premier songe d'amour.

Amour, nature, fraîche image,
Qui reparaît comme un mirage,
Et qu'on veut en vain ressaisir !
Hélas ! quand la jeunesse est morte,
D'où vient que le flot qui l'emporte
Laisse surnager le désir ?

1844.

L'EMPEREUR DE RUSSIE A ROME.

« Le tzar va se rendre à Rome et y restera quelques jours. Le pape vient de donner l'ordre d'illuminer la coupole de Saint-Pierre. Il est impossible d'accorder à l'empereur une plus grande marque d'attention. »

(*Gazette d'Augsbourg.*)

L'EMPEREUR DE RUSSIE A ROME

SONNET.

—

Quoi ! l'Eglise en démence elle-même s'immole !
Quoi ! par Rome, est-il vrai, le tzar sera fêté !
Saint-Pierre, illuminant sa sublime coupole,
Brûlera son encens devant l'impiété !

Quoi ! le persécuteur de la foi qui console
Aura vu devant lui fléchir la papauté !
Ombres du Vatican ! ombres du Capitole !
Levez-vous ! rappelez Rome à sa dignité !

Tandis que sur ses pas une humble femme attire [1]
Ce vieux peuple romain ému par son martyre,
Le tzar, dont cette femme a lassé les bourreaux,

Dans son orgueil jaloux veut une fête à Rome.
Non ! la foule vers lui criera comme un seul homme :
« Loin d'ici ! car tu n'es ni chrétien, ni héros ! »

[1] Qui n'a lu le récit des horribles persécutions qu'a souffertes durant sept ans Mackrena Mieczyslawska, abbesse des Basiliennes de Minsk, actuellement à Rome ?

Décembre 1845.

PASSION.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

RACINE.

PASSION.

—

Pâle et l'œil enflammé, cette femme qu'a-t-elle ?
Quel mal la fait mourir en la rendant plus belle ?
Quel souffle l'a touchée et la courbe en passant ?
Quel fluide embrasé circule dans son sang?
Elle est seule ; et pourtant l'air vide qu'elle embrasse
Pour elle se remplit d'un fantôme qui passe !
Elle aspire un parfum, elle entend une voix,
Elle se lève : il vient ! C'est Lui comme autrefois !
Lui !... Toujours cet espoir, toujours, pauvre insensée,
Le feu du souvenir brûle dans sa pensée.
Mais Lui, que fait-il donc?... Sans elle est-il heureux?
Il ne l'aimait donc pas ? Elle aimait donc pour deux ?

Elle était le foyer qui lui versait la flamme,
Elle le faisait vivre en lui prêtant son âme.
Désirs, combats, transports d'un amour enivrant,
Il ne vous sentait pas tout en vous inspirant !

Oh ! mystère effrayant, énigme douloureuse !
Hélas ! comment l'amour dans cette âme orageuse
Peut-il, en aveuglant sa raison qu'il soumet,
Dérober le néant de celui qu'elle aimait?
Quoi ! toutes les clartés de son intelligence
N'ont pas su de ce cœur lui montrer l'indigence !
Quoi ! son regard, pour tous si sûr et si profond,
En Lui vit les dehors sans pénétrer le fond !
Ah ! c'est que trop longtemps cette âme palpitante
Poursuivit un fantôme adoré dans l'attente.
C'est à cet idéal qu'elle s'abandonna.
Le rêve fut détruit... et Lui la domina !

Jouet des passions, non, l'âme n'est pas libre !
Si le cœur qui se sent saigner dans chaque fibre,

Lorsque l'amour l'attire et le frappe au hasard,
Pouvait de sa blessure arracher l'affreux dard,
Il n'irait pas traînant sa honte et sa souffrance,
Et bientôt du dédain naîtrait l'indifférence;
Mais non! l'amour s'obstine et le cœur se débat,
Puis se meurt sans avoir triomphé du combat.

Qui donc répand en nous cette fatale ivresse?
Oh ! c'est toujours Vénus, l'implacable déesse;
C'est toujours l'ancien dieu qui joint aveuglément
Deux cœurs, faits pour se fuir, dans un embrassement.

A BÉRANGER.

A BÉRANGER

A PROPOS DE L'INAUGURATION DU MONUMENT DE MOLIÈRE [1].

—

TAYLOR INST. OXFORD

Pourquoi cacher ton front dans la retraite,
Ton noble front que l'on veut couronner?
Illustre ami du peuple et son poëte,
Laisse sur lui ta gloire rayonner!
Pour saluer l'image de Molière,
Vrai philosophe, intègre citoyen,
Ta voix devait s'élever la première,
Car ton génie est le frère du sien.

[1] Lorsqu'il fut question d'inaugurer le monument de Molière, la jeunesse des écoles se rendit en députation auprès de notre grand poëte et lui demanda de présider à cette inauguration; l'illustre chansonnier refusa et se déroba à l'ovation qui lui était destinée.

Fils tous les deux d'une muse hardie,
Sur les abus frappant à l'unisson,
Ce qu'il a fait, lui, par la comédie,
Toi, tu le fais aussi par la chanson.
Libre penseur, épris du seul mérite,
Il flagella l'orgueil patricien,
Le parvenu, le pédant, l'hypocrite...
Oh ! ton génie est le frère du sien !

L'humanité n'eut pas d'âme meilleure ;
Facile à tous, prodigue à l'indigent,
Il répandait sans compter, à toute heure,
Génie, amour, gaîté, jeunesse, argent.
Cette bonté, la tienne la rappelle,
Toi... Mais tu veux que l'on taise le bien ;
Aussi tout bas ma voix répète-t-elle :
Ton noble cœur est le frère du sien !

Issu du peuple, il en eut la tendance :
L'esprit du temps ne put le contenir ;

Il pressentait, dans son indépendance,
L'essor hardi que prendrait l'avenir.
De tout faux culte il brisait les barrières ;
Railleur profond, poëte logicien,
Déjà son œil embrassait nos lumières,
Et son génie avait la foi du tien.

Viens donc nous dire, aux pieds de sa statue,
Un de ces chants que retient le pays !
Viens te mêler à cette foule émue,
Toi qui survis à tant d'espoirs trahis.
O Béranger, que ce vœu s'accomplisse !
Molière et toi, son nom auprès du tien,
Ce sera grand et ce sera justice,
Car ton génie est le frère du sien !

Février 1844.

INFIDÉLITÉ.

INFIDÉLITÉ.

(Dédié à Mlle ***.)

Eh quoi ! les cœurs liés
Sans mourir se délient?
Quoi ! les hommes oublient
Comme vous oubliez !

Une autre est la victime,
Mais c'est vous que je plains,
Vous dont rien ne ranime
Les souvenirs éteints !

Quoi ! ces heures si belles,
Qu'on passait confondus,
S'envolent infidèles,
Et ne reviennent plus ?

Ces intimes pensées
Qu'ensemble on échangeait,
Aujourd'hui dispersées,
Vont d'objet en objet !

Quoi ! ces fêtes de l'âme
Que le monde ignorait,
Ces extases de flamme
N'ont pas même un regret !

De tant d'images tendres
A peine on se souvient ;
Des sentiments en cendres
Il ne reste plus rien !

Et le cœur se profane,
Et l'amour se dément ;

Et l'homme se condamne
A ce grand dénûment !

On raille sans souffrance
Ce qui fit le bonheur,
Comme un lâche en démence
Rit en perdant l'honneur !

Avoir mêlé ses larmes,
Ensemble avoir prié,
Avoir, jours pleins de charmes !
Tout connu de moitié !

Soif de l'intelligence,
Élans vers l'idéal,
Luttes de la croyance
Contre un doute fatal.

Aux sources éternelles
Des désirs généreux,
En unissant ses ailes,
S'être élevés tous deux.

Avoir, touchant mystère !
L'un par l'autre inspirés,
Répandu sur la terre
Des bienfaits ignorés ;

N'avoir formé qu'un être,
Bon et grand par l'amour,
Et ne plus se connaître,
Et se maudire un jour !

Oh ! l'âme est avilie
Par cet horrible jeu !
Mieux vaudrait la folie...
Mieux vaut la mort, mon Dieu !

La mort, qui nous sépare,
Promet l'éternité ;
La mort est moins barbare
Que l'infidélité !

LA VIERGE DE LURLEY.

LA VIERGE DE LURLEY

LÉGENDE DES BORDS DU RHIN.

J'aime le Rhin, ce roi des fleuves,
Qui double, en fuyant dans son cours,
De vieux manoirs, des villes veuves
De la splendeur des anciens jours.

La nature semble plus grande
Sur ces bords peuplés ou déserts;
Là, tout débris a sa légende.
La poésie est dans les airs ;

Elle erre sur la tour gothique,
Sur le donjon démantelé;
Elle s'assied mélancolique
Sur les rocs brisés de Lurley;

Rocs suspendus sur un abîme
Où le Rhin tombe en se roulant;
Cercueil de plus d'une victime,
Dont on n'approche qu'en tremblant.

C'est dans cette onde courroucée
Que disparut un chevalier;
Et dès ce jour sa fiancée
Devint folle, sans l'oublier.

La voilà seule sur la rive,
Regardant le gouffre fermé,
Murmurant d'une voix plaintive
L'hymne de mort du bien-aimé.

La lyre, aux mains de cette femme,
N'est que l'écho de ses douleurs;

Son chant, c'est la voix de son âme
Qui tremble et se voile de pleurs ;

Son chant, c'est le deuil qu'elle porte
Sur son front courbé qui pâlit,
Le deuil d'une espérance morte
Qu'en son cœur elle ensevelit.

Parfois sa folie a ce leurre
Où son dernier espoir a lui :
« Il revient, dit-elle, c'est l'heure :
« Je l'attends, parons-nous pour lui !. . »

Et la vierge, dans sa démence,
A son miroir sourit encor,
Parfume ses cheveux d'essence,
Les lisse avec un peigne d'or.

Puis elle se penche, elle écoute,
Elle suit d'un œil alarmé
L'ombre qui glisse sur la route
Où doit passer son bien-aimé.

Mais sa tête, qu'elle secoue,
Bientôt se tourne vers l'écueil ;
Une larme brille à sa joue,
Elle reprend son chant de deuil ;

Chant si doux, de son cœur qui souffre,
Qu'émus par ces touchants accords,
Oubliant qu'ils rasent le gouffre,
Les pêcheurs voguent vers ces bords.

Et poussé dans l'abîme sombre
Qui tourbillonne et retentit,
Leur esquif cède au courant,... sombre,
Se brise aux rocs et s'engloutit.

Et la vierge à son tour s'incline,
Tombe dans le gouffre écumant,
Se métamorphose en Ondine
Et retrouve enfin son amant.

1836.

A MLLE ***.

A MLLE ***.

Quand tu mets dans ma main ta main petite et blanche,
Quand tu tiens sur mon sein ton front pur incliné,
Jeune amie, avec moi sans que ton cœur s'épanche,
Le mien l'a deviné.

A tes yeux d'où s'échappe une larme brûlante,
A ta joue empourprée et pâle tour à tour,
A tes soupirs brisant ta voix molle et tremblante,
J'ai reconnu l'amour!

J'ai reconnu ce feu qui donne et prend la vie,
Qui détruit le repos, le bonheur, la raison,
Et qui jette dans l'âme à peine épanouie
Un dévorant poison.

Le destin qui t'attend éveille mes alarmes,
Dans mes tourments passés je lis ton avenir,
Et mes yeux, en mêlant leurs larmes à tes larmes,
Pleurent de souvenir.

A M. ANTONI DESCHAMPS.

A M. ANTONI DESCHAMPS

SONNET.

Sous un toit bienfaisant [1] si ta raison touchante
Aime à s'associer à ceux qui n'en ont plus,
Si tu te dis leur frère et si ta muse chante
Pour réveiller en eux des souvenirs confus ;

Si tu suis, attentif, chaque scène émouvante
Des drames douloureux de ces esprits perdus,
Si tu vois sans terreur ce qui nous épouvante,
C'est que tu connais trop le monde où tu vécus ;

[1] M. Antoni Deschamps habite à Montmartre la maison de santé du docteur Blanche.

C'est qu'ayant pénétré les passions coupables
De tant d'esprits pervers, qu'on nomme raisonnables,
Vertiges de la foi, des mœurs et du pouvoir,

Spectacle désolant d'erreurs et de misères,
Tu préféras trouver dans l'âme de tes frères
L'oubli de la raison à l'oubli du devoir.

1846.

LA MORT DANS LA VIE.

LA MORT DANS LA VIE

(Dédié à Mlle ***.)

—

Quand la mort vient frapper, devant l'homme qui pleure,
Un enfant, un ami par qui vivait son cœur,
Dans ce funèbre jour il est surtout une heure
De suprême douleur.

C'est l'heure inexorable où, pour le cimetière,
On arrache le mort aux baisers du vivant !
Où le sinistre bruit des clous fermant la bière
Retentit dans le cœur qu'il brise plus avant.

Puis, quand tout est fini, quand la dépouille aimée
Est dans la froide terre à jamais enfermée,
On la ranime en songe, on lui parle, on l'entend;
Au départ éternel on se refuse à croire...
Oh ! mon Dieu, ce calice est bien horrible à boire !
L'homme en réserve à l'homme un plus amer, pourtant.

Oui, dans la vie il est une douleur plus forte :
C'est quand un corps vivant n'a plus qu'une âme morte ;
Morte aux doux souvenirs, morte aux nobles instincts,
Sourde aux cris de douleur, froide aux paroles tendres,
Foyer désert où rien ne ranime les cendres
Des sentiments éteints.

Pourtant cet être vit ; corps sans âme, il respire ;
C'est le même regard, c'est le même sourire
Dont on était charmé !
C'est cette même voix qui feignait la tendresse ;
Le temps n'a pas détruit l'image enchanteresse ;
C'est ce fantôme enfin que nous avons aimé !

C'est l'enveloppe encor... Mais l'âme, où donc est-elle?
Elle nous apparut fière, grande, fidèle!
Qui la reconnaîtrait?... Brisant notre idéal,
De toutes ses vertus elle s'est dépouillée;
Cruelle froidement, orgueilleuse et souillée,
Comme on ferait le bien elle commet le mal!

Quel souffle a desséché cette jeunesse aride?
Eh quoi! rien n'est resté dans ce sépulcre vide?
Pas même le regret de l'amour, de l'honneur;
Pas même le remords des pleurs qu'on fait répandre,
Pas même le désir de revoir et d'entendre
Ce qui fit le bonheur?

C'est la mort dans la vie! une autre âme éplorée
En vain frappe à cette âme et succombe altérée.
D'un cri de repentir, d'un mot d'amour... hélas!
La tombe est sans échos!... Ah! cette âme est bien morte;
Cadavre corrompu, le flot fatal l'emporte
Dans un courant impur qu'on ne remonte pas.

Heureux qui de la vie atteignit la limite
Sans pleurer les vivants, sans traîner à sa suite
Les spectres douloureux des sentiments perdus.
Et pourtant, ô mon Dieu, mieux vaut être victime
Que de tomber ainsi dans le fond de l'abîme
En repoussant les bras qui nous étaient tendus.

1845.

A Mme RÉCAMIER.

A Mme RÉCAMIER [1].

—

Dans ce salon, enceinte révérée,
Où chaque jour s'assied Chateaubriand,
Quand ce grand maître à la tête inspirée
Auprès de vous écoute bienveillant
Les faibles vers de ma muse ignorée :

[1] Dans un précédent recueil nous adressions ces vers à Mme Récamier :

Quand vous rêvez, quand dans votre âme
Vos souvenirs vont se pressant,
Vous devez bénir Dieu, Madame,
Des dons qu'il vous fit en naissant.

Cœur, esprit, ineffables grâces,
Il vous donna tout pour charmer,
Tout ce qui fait qu'on suit vos traces
Et que vous voir c'est vous aimer.

Si ma pensée hésite, si ma voix
Meurt tout à coup sans achever la rime,
C'est que je vois un fantôme sublime ;
Corinne est là [1] ; son regard se ranime
Et je l'entends chanter comme autrefois.

Vous eûtes la double puissance
Qui captive l'humanité,
Le charme de l'intelligence
Et le charme de la beauté.

Vers vous tous les êtres d'élite,
Tous les grands cœurs sont attirés ;
Votre trône idéal abrite
Les talents que vous inspirez.

Vous êtes la source bénie
Où se désaltère le cœur,
La muse fidèle au génie,
La Providence du malheur

Quand vous rêvez, quand dans votre âme
Vos souvenirs vont se pressant,
Vous devez bénir Dieu, Madame,
Des dons qu'il vous fit en naissant.

Juillet 1843.

[1] Le beau tableau de *Corinne au cap Misène*, par Gérard, est dans le salon de Mme Récamier.

Oh ! le génie a sacré cette femme !
Le front penché devant ce front vainqueur,
L'œil ébloui par cet œil plein de flamme,
Mon chant se perd dans les chants de son âme,
Puis en tremblant j'interroge mon cœur :

Est-il en moi cet éloquent délire
Prêt à sortir de son sein oppressé ?
Des passions qui font gémir sa lyre,
Du dieu caché qui la tue et l'inspire,
Dans mon esprit le souffle a-t-il passé ?

Qu'importe, hélas ! que ce souffle m'incline....
Ah ! je sens bien que la langue divine
N'a pas traduit les maux que j'ai soufferts,
Et je vous dis en vous montrant Corinne :
Ecoutez-la ! n'écoutez pas mes vers !

Décembre 1845.

SONNET.

SONNET [1].

Nous qui gardons encor la foi de l'idéal,
Ne chantons pas les rois, ils nous trompent, poëtes ;
Leur âme est endurcie aux cruautés secrètes ;
Quand ils feignent le bien, ils méditent le mal.

Toi-même, qui connus à quelles saintes fêtes
La douceur du pardon convie un cœur royal,
Tu cèdes à la peur, tu perds le sens moral,
Et dans leur ligue impie, aveugle, tu te jettes.

[1] Voir le sonnet, page 89, au grand-duc de Toscane, qui d'abord avait refusé de livrer Renzi, chef de la dernière insurrection de la Romagne, réfugié dans ses États, mais qui, sur les réclamations du pape et de l'empereur d'Autriche, vient d'abandonner ce proscrit, dont le supplice se prépare à Rome.

Ta fragile pitié fut moins durable, hélas !
Que ces fleurs qu'on semait, plein d'espoir, sur tes pas
— Quel spectacle à donner au monde qui s'éclaire !...

Trois potentats, dont l'un se dit l'élu du Christ,
S'unissent pour frapper un malheureux proscrit !
— Des peuples je comprends la sanglante colère. —

Février 1846.

RÉVEIL DE LA POLOGNE.

RÉVEIL DE LA POLOGNE.

Elle se lève, elle appelle la vie,
La nation qu'on veut anéantir !
De son tombeau sort le peuple martyr,
Et l'aigle blanc plane sur Cracovie !

Sublime élan ! ce grand corps mutilé
Après quinze ans ressuscite plus brave ;
Les rois bourreaux qui le tenaient esclave
Sous son regard intrépide ont tremblé !

Mais, s'ils ont peur, leur nombre les rassure :
N'ont-ils pas su, vautours unis entre eux,
Depuis un siècle élargir la blessure
Toujours saignante à ce flanc généreux !

Linceul pesant, leur triple tyrannie,
O liberté ! comprime ton essor ;
Mais de ce peuple invincible génie,
O liberté ! tu viens l'armer encor !

De l'héroïsme impérissable exemple !
Duel à mort et toujours renaissant !
Un contre trois !... L'Europe les contemple
Sans mettre fin à ce drame de sang.

Ta noble lutte, hélas ! n'a pas d'issue,
Tu le sais bien... et pourtant tu combats,
Fière Pologne, immortelle Vaincue,
Que l'on enchaîne, et qu'on ne dompte pas !

La France en vain rêve ta délivrance ;
Quel bras fatal arrête son secours ?
Qui donc retient le grand cœur de la France ?
Qu'est devenu le peuple des trois jours ?

6 mars 1846.

JALOUSE.

JALOUSE [1].

RÉCITATIF.

Moi belle, dites-vous?... Non, je ne suis plus belle;
Si j'étais belle encor, serait-il infidèle?...
Celle qu'il faut louer, ce n'est pas moi, c'est elle;
C'est cette femme au grand œil noir.
Il l'aime; à ses serments pour elle il est parjure;
Ah! toute flatterie irrite ma blessure;
Vos éloges pour moi ne sont qu'une imposture;
Ne raillez pas mon désespoir!

[1] Mlle Émilie Pacini, élève de Paër et de Duprez, et douée d'un double et rare talent comme compositeur et comme cantatrice, a mis en musique ces vers, qu'elle chante avec une pénétrante expression.

CHANT.

Froids courtisans d'une soirée,
Vous ne lisez pas dans les cœurs.
Lorsque, pâle et désespérée,
Je viens dans vos salons moqueurs,
Vous vous demandez qui m'attire,
Ce que cherche mon œil ardent;
C'est elle... Elle fait mon martyre,
Et je veux la voir, cependant.

Je suis jalouse, et l'amour dans mon âme
De la vengeance allume le désir.
Oh ! que je souffre en voyant cette femme !
Mais, à mon tour, je la ferai souffrir.

Je viens chercher sur son visage
La joie ou la douleur du jour;
Quoi ! son front n'a pas un nuage !
Elle est radieuse d'amour !
Il l'aime encor !... Sa main si belle
Tient un bouquet offert par lui :

Jadis je me parais comme elle
Des fleurs qu'il lui donne aujourd'hui.

Je suis jalouse, et l'amour dans mon âme
De la vengeance allume le désir.
Oh ! que je souffre en voyant cette femme !
Mais, à mon tour, je la ferai souffrir.

Je lui dirai : Quand il vous touche
Par son amour qui n'est qu'un jeu,
Vous ignorez que de sa bouche
Sortit pour moi le même aveu.
Madame, il m'aima la première,
Et ce cœur, que vous m'avez pris,
Ce cœur, dont vous êtes si fière,
N'a que des sentiments flétris.

Je suis jalouse, et l'amour dans mon âme
De la vengeance allume le désir.
Oh ! que je souffre en voyant cette femme !
Mais, à mon tour, je la ferai souffrir.

Je lui dirai : Lisez ces lettres,
Ces lettres écrites pour moi !
Peut-on croire aux serments des traîtres?
N'avais-je pas reçu sa foi?
Sur son honneur, sur sa patrie,
Il jura de m'appartenir !...
Comme moi vous serez trahie ;
Mon passé, c'est votre avenir !

Je suis jalouse, et l'amour dans mon âme
De la vengeance allume le désir.
Oh ! que je souffre en voyant cette femme !
Mais, à mon tour, je la ferai souffrir.

1846.

A MA FILLE.

A MA FILLE

VERS SERVANT D'ÉPILOGUE A UN VOLUME DE RÉCITS POUR L'ENFANCE.

—

Ces récits dédiés à vous deux, ô ma fille,
Ne sont plus que pour toi, mon seul bien aujourd'hui.
Ton frère n'est plus là ; de mes bras il a fui ;
Il est auprès de Dieu l'ange de sa famille.

Désormais il n'a plus besoin de nos leçons,
Il pénètre là-haut la sagesse profonde,
Il sait ce que jamais on n'apprend dans ce monde,
Où, déçus par l'orgueil, ignorants nous passons.

Quand tu me vois pleurer de ces larmes de mère
Dont la source éternelle est dans un souvenir,
Tu me dis, dans ta douce et riante chimère :
« Il est allé voir Dieu, mais il va revenir ! »

Il ne reviendra pas, ô ma pure colombe !
Mais un jour, lorsqu'ici j'aurai fixé ton sort,
J'irai le retrouver ; et, pleurant sur ma tombe,
Alors tu comprendras ce que c'est que la mort.

1844.

UN VOEU.

UN VŒU.

Je voudrais être roi, ne pouvant être dieu !
Mais ce n'est pas l'orgueil qui m'inspire ce vœu.
Je voudrais être roi, roi despote, pour faire
Plus vite un plus grand bien dans une grande sphère.
Je voudrais voir trembler cent peuples à mes pieds,
Pour pouvoir dire à tous : Vous êtes déliés ;
Pour leur rendre d'un mot les droits qu'on leur dispute,
Pour finir sans douleur cette éternelle lutte
Du pauvre et de l'heureux, du faible et du puissant,
Lutte qui chaque jour se poursuit dans le sang.

Monarques absolus, si j'avais votre place,
Tout ce qui vous fait peur tenterait mon audace ;
Au lieu de l'enchaîner, aidant la liberté,
Devançant l'avenir qu'attend l'humanité,
Je soufflerais l'esprit que vous voulez éteindre.
L'œil fixé vers un but glorieux, pour l'atteindre
Je marcherais en tête et je n'attendrais pas
Que de ses fers brisés mon peuple armât son bras.

Ah ! si vous méritiez de dominer le monde,
Ne sentiriez-vous point l'émotion profonde
Qu'éveillent ici-bas dans tout cœur généreux
L'angoisse et le labeur de tant de malheureux !
Ces êtres accablés par la peine de vivre,
Du jour qui les voit naître au jour qui les délivre,
Tous ces déshérités, pour assouvir leur faim,
Condamnés d'âge en âge à leur travail sans fin,
Foule immense asservie au joug du petit nombre,
Qui végète sans bruit et qui souffre dans l'ombre ;
Ces hommes, vos pareils, dépouillés par le sort,
Ne changent pas pour vous le bonheur en remord ?
Quoi ! leurs pleurs résignés ou leurs amères plaintes

Ne vous suggèrent pas des ambitions saintes?
Quoi ! tant de désespoirs n'allument pas en vous
Un désir qui parfois de Dieu nous rend jaloux?
Rêve libérateur dans lequel on dérobe
La puissance du ciel pour racheter le globe,
Pour finir d'un seul vœu ses longs déchirements,
Pour dire au bonheur : Règne où régnaient les tourments.

Mais, vous qu'on croit marqués d'un divin caractère,
Vous ajoutez encore aux douleurs de la terre ;
Complices du Destin, au peuple gémissant
Vous imposez des lois d'injustice et de sang,
Jusqu'à ce que, gonflé de misère et de honte,
Comme un fleuve grossi sa colère remonte,
Qu'aux sources de ses maux il s'élance en courroux,
Et que son flux vengeur se dresse contre vous.
Alors à votre tour vous servez d'hécatombe ;
Votre trône s'écroule et votre tête tombe,
Et ce peuple, qu'hier on pouvait diriger,
Implacable aujourd'hui, ne sait que se venger.

De siècle en siècle ainsi le drame se répète,
Et pourtant aucun roi ne prévient la tempête.

Toi-même, qui connais ces terribles leçons,
Insensible Angleterre, à tes vieux ducs saxons
Tu n'as pas enseigné cette pitié prudente
Qui prévient les fureurs de la foule grondante.
Quoi ! n'entendent-ils pas dans leurs palais fermés
Les voix, les cris, les pleurs de spectres affamés ?
A travers leurs brouillards lorsque leur regard plonge,
N'ont-ils pas vu passer, comme en l'horreur d'un songe,
Ces hommes épuisés, à peine recouverts
De fétides haillons durant les longs hivers ?
Êtres infortunés sous ce ciel noir de brume,
Dieu veille-t-il sur vous ? A vos jours d'amertume
Dieu n'accorde pas même un jour chaud et vermeil !
Les pauvres d'Italie ont du moins leur soleil.
Vous, hélas ! vous n'avez, triste foule abattue,
Que le travail pour vivre, et le travail vous tue !
Jamais le sentiment, la gaîté, le plaisir
N'allégent le fardeau de vos jours sans loisir ;
Et vous cherchez, pour fuir une horrible détresse,
La mort dans la débauche, ou l'oubli dans l'ivresse.

Quoi ! témoins endurcis de ce spectacle affreux,

Les puissants sont en paix, les riches sont heureux.
Ce suprême malheur n'a rien qui les attriste;
Même aux cris de la faim l'égoïsme résiste!
Un peuple meurt, manquant de pain pour se nourrir,
Et ses chefs gorgés d'or le regardent mourir!

ÉPILOGUE.

Tu tressailles enfin! Ces misères accrues
Ont trouvé dans ton sein des entrailles émues,
Avare oligarchie! Et déjà, dans tes rangs,
Plusieurs se sont troublés à l'appel des mourants;
Tu devines le sens de leurs sombres murmures,
Mais ce n'est pas assez du pain que tu mesures,
Non! non! Quand elle voit tes trésors entassés,
Du pain à cette foule, ah! ce n'est pas assez.
A tes serfs d'Angleterre, et d'Écosse, et d'Irlande,
Il te faut désormais faire une part plus grande,
Sous peine de voir l'heure où le peuple en courroux
Du bien de quelques-uns fera le bien de tous.

Décembre 1845.

BOUTADE CONTRE PARIS.

BOUTADE CONTRE PARIS.

—

Noire cité de fange et de fumée,
Loin du soleil pourquoi t'es-tu formée?
Foyer du monde, où s'enflamme l'esprit,
Où l'âme souffre, où le corps dépérit;
Quel but fatal, quelle force attractive
Attire l'homme et l'enchaîne à ta rive?

Ce mouvement, ce bruit tumultueux,
Ces flots vivants sur ton pavé boueux,
Flots agités de passions contraires,
Sombres, roulant sous tes cieux funéraires,

Tout jette aux cœurs des images de mort ;
O ville en deuil sous tes brumes du Nord,
Les purs désirs qu'inspire la nature
Sont étouffés ou vivent d'imposture.

Que cherchent-ils, ces hommes entassés ?
Spéculateurs, ils n'ont jamais assez ;
Ambitieux, ils combattent sans trêve,
Ne poursuivant qu'un égoïste rêve.
Voluptueux, ils profanent l'amour ;
L'amour pour eux c'est le plaisir d'un jour ;
Mais l'idéal, mais les désirs de l'âme
Où sont-ils donc ? Dans quelque pauvre femme
Que l'on délaisse et que raillent entre eux
Ces cœurs grossiers qu'on nomme les heureux.

Aux vœux impurs sitôt qu'elle est rebelle,
Qu'importe ici qu'une femme soit belle ?
Les dons de l'âme et les grâces du corps
Lui sont, hélas ! de stériles trésors.

L'amour l'oublie, et, cruel avant l'âge,
Le temps se hâte, il double son ravage,
Car la beauté, sous ce ciel sans chaleur,
Pâlit plus vite, ainsi que fait la fleur.

O sol fécond d'Italie et de Grèce !
Où le cœur vit, où l'on sent la jeunesse,
Où l'amour rend un culte à la beauté,
Où la nature est une volupté ;
Ciel radieux dont la lumière enivre,
Sous tes rayons l'homme est heureux de vivre.
Mais vivre ici... se dire : jour par jour,
La vie a fui sans soleil, sans amour,
Oh ! c'est la tombe ! — Et puis la mort arrive
Nous déposant glacés sur l'autre rive,
Et nul ne sait si notre âme, au réveil,
Va retrouver l'amour et le soleil.

Décembre 1845.

MA FILLE.

MA FILLE.

Quand la douleur m'abat, votre amitié fidèle
Sait deviner mon cœur, et vous me parlez d'elle;
Vous me la rappelez comme un riant espoir
Qui transforme en bonheur un austère devoir.
Oh ! oui, c'est le bonheur, quand passe la jeunesse,
Que d'avoir un enfant dans lequel on renaisse;
Cet amour, le plus pur de ceux qu'on a goûtés,
Brille sur le déclin de nos jours attristés.
Oh ! oui, c'est le bonheur de lire dans cette âme
Qui nous a dû la vie et dont la chaste flamme

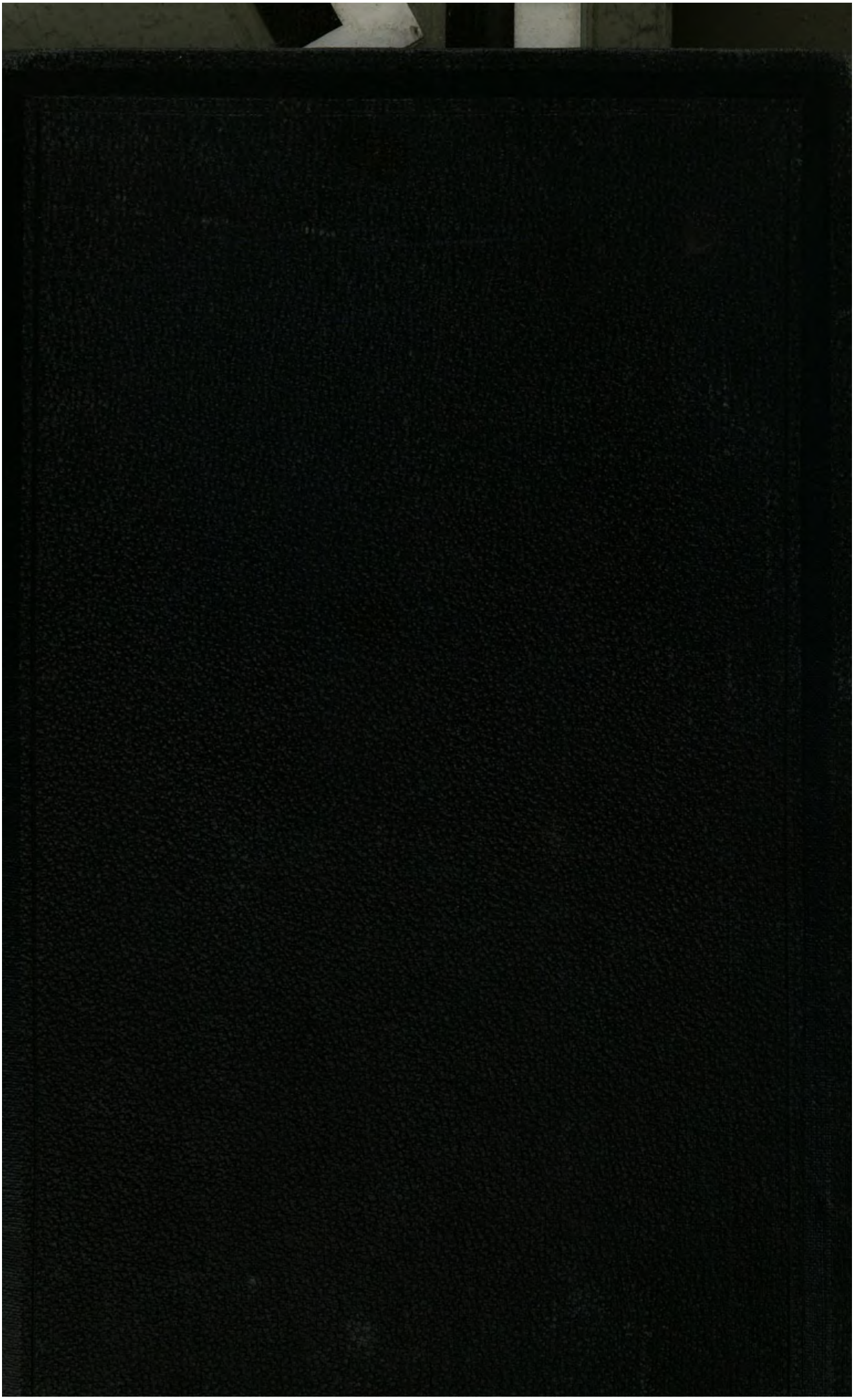
Dissipe ce qu'en nous le monde a mis d'impur,
Comme l'aube dissout la nuit dans son azur.
Et quand viennent les jours de la sombre vieillesse,
Où notre triste cœur, qu'à la fois tout délaisse,
Pense à ceux qui sont morts, à ceux qui sont changés,
C'est encor le bonheur, sous nos yeux affligés,
De voir passer l'enfance, heureuse, épanouie,
Qui se confie au monde et sourit à la vie.

Oh ! je ne me plains plus : Dieu pourrait me punir ;
Qu'importe mon passé quand j'ai ton avenir,
Ma fille ! désormais c'est pour toi que je rêve ;
Mon étoile a pâli, mais la tienne se lève ;
Sous sa blanche lueur mon front s'est éclairci ;
Le bonheur attendu si longtemps, le voici :
Ma fille, il est en toi. Quand je te vois si belle,
Quand dans tes vifs regards ton esprit étincelle,
Quand ta voix me traduit avec des mots touchants
Tes désirs généreux et tes nobles penchants,
Les précoces éclairs de ton intelligence,
Ta bonté, qui déjà pleure sur l'indigence,

Ah ! je sens que le ciel a voulu te former
Pour consoler ta mère et pour te faire aimer,
Et j'entrevois pour toi, dans ma tendre espérance,
Une jeunesse heureuse après l'heureuse enfance :
Dieu t'envoie un cœur fait à l'image du tien,
Un bras qui de ta vie est le ferme soutien,
Un être bon et fier, qui te guide et te donne
L'amour qui de la femme est la seule couronne.

Et mon cœur tout entier, vers ce rêve emporté,
Revit de ton bonheur et croit l'avoir goûté.

Mars 1846.

843059

$\overline{\omega}$